

## À propos de *Maurice Richard*, de Charles Binamé Hagiographie d'un porteur d'eau en forme de mythe politique

Pierre Barrette

---

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8880ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

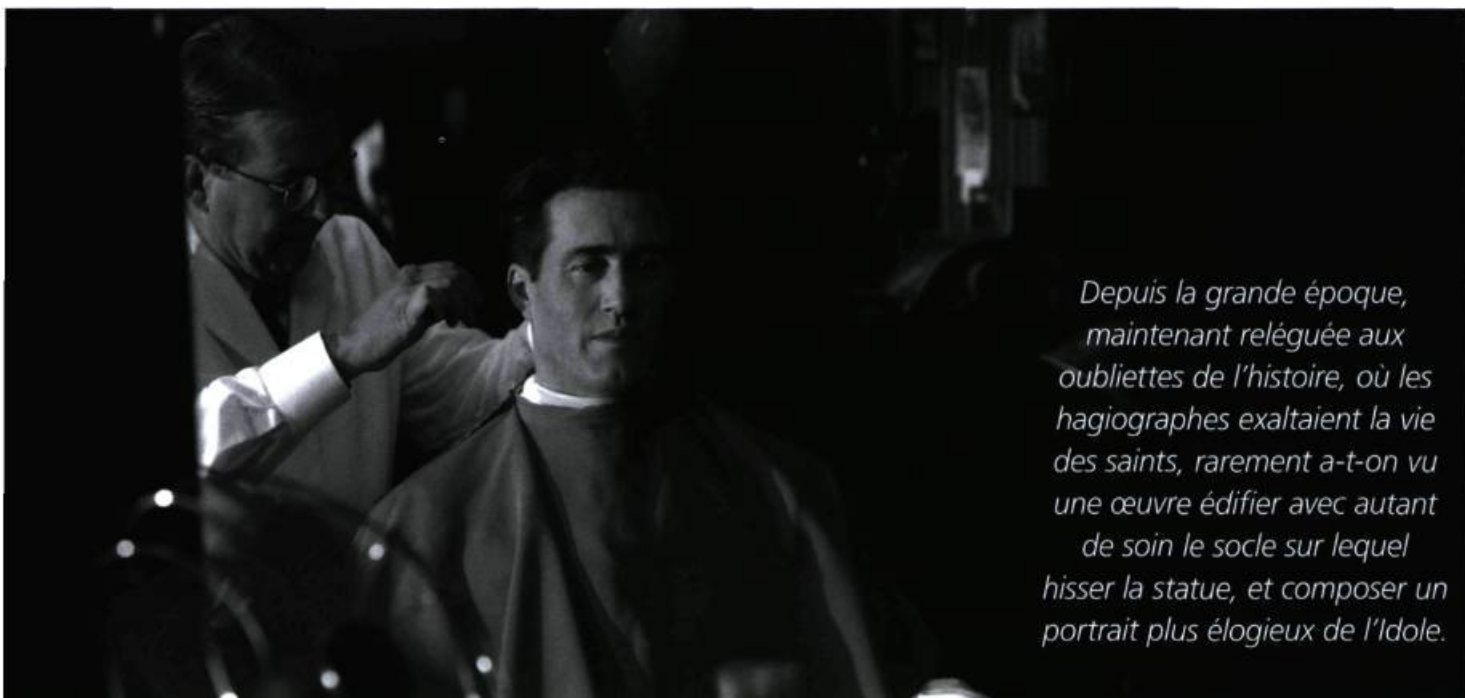
Cite this review

Barrette, P. (2006). Review of [À propos de *Maurice Richard*, de Charles Binamé : hagiographie d'un porteur d'eau en forme de mythe politique]. *24 images*, (126), 4–5.

À propos de *Maurice Richard*, de Charles Binamé

# Hagiographie d'un porteur d'eau en forme de mythe politique

par Pierre Barrette



*Depuis la grande époque, maintenant reléguée aux oubliettes de l'histoire, où les hagiographes exaltaient la vie des saints, rarement a-t-on vu une œuvre édifier avec autant de soin le socle sur lequel hisser la statue, et composer un portrait plus élogieux de l'idole.*

Voyez comme la table avait été bien dressée pour la grand-messe qu'on s'apprêtait à nous chanter : en ce samedi soir du début de décembre, le cinéma Quartier latin avait réservé quatre de ses 17 salles à la projection du *Maurice Richard* de Charles Binamé. Voilà, m'étais-je dit, le genre de film qu'on veut voir entouré de ses semblables, pressé par la rumeur tout humaine d'un *samedi aux vues*, et non pas, en cinéophile cynique, seul un mercredi après-midi au milieu d'une salle vide qui fait de l'écho aux accents les plus émouvants (!) du film. Mon souhait a été exaucé : la salle était pleine, habitée comme l'était je l'imagine ce bon vieux Forum par un esprit de communion nationale, une ferveur presque religieuse. En entrée, après les quelques pubs d'usage, une première surprise : toutes les bandes-annonces qu'on nous présente sont celles de films québécois. En plus de trente ans de fréquentation des salles obscu-

res, je crois que c'est la première fois qu'un phénomène semblable se produit devant mes yeux. C'est d'ailleurs l'occasion d'un second étonnement : deux de ces bandes – celles des *Boys IV* et de *Bon Cop, Bad policier* – annoncent on ne peut plus directement par leurs thèmes respectifs – le hockey, les deux solitudes canadiennes – le film qu'on s'apprête à nous projeter. On peut n'y voir qu'une simple coïncidence, ou alors le mauvais présage d'une étrange collusion idéologique ; seule la suite du programme saura nous dire laquelle de ces attitudes était la bonne.

*Maurice Richard* est précédé d'une rumeur plus que favorable ; la plupart des médias généralistes l'ont encensé ; certains critiques, à défaut d'entrer dans le concert des dithyrambes, ont noté combien l'œuvre tirait profit de la maîtrise des procédés hollywoodiens dont l'auteur de *Séraphin* semble avoir fait sa spécialité. Et on ne saurait mieux dire, vraiment : dès les premiè-

res images, l'impression très forte est créée qu'il pourrait s'agir d'un film conçu, produit, réalisé au sud de nos frontières, avec des moyens beaucoup plus considérables que les huit millions qu'il a coûté. Même si l'on n'est pas particulièrement sensible à cette « qualité » que partagent plusieurs films québécois récents – on comprend qu'à force de travailler *pour* les Américains, les maîtres d'œuvre du cinéma d'ici ont acquis leur savoir-faire – il faut rendre à César ce qui lui appartient : Binamé remplit la commande et offre une œuvre visuellement très proche des standards auxquels est habitué le spectateur rompu aux grands spectacles des mégaplexes de banlieue. On l'a assez noté, c'est là un des effets pervers de la domination des écrans de cinéma par Hollywood, qui habitue le public à croire que tout ce qu'on y projette devrait avoir le fini technologique d'un film de 100 millions de dollars, à défaut de quoi l'objet est jugé pauvre et malhabile.

Mais la suite des choses confirmera nos pires appréhensions, tant sur le plan formel que sur celui – unanimement souligné comme une des grandes forces du film – de son contenu politique. Car qu'on se le dise : **Maurice Richard** est un film essentiellement politique, dont le discours concerne moins le hockey ou la petite histoire du Québec que le destin grandiose d'une nation jadis bafouée, humiliée, et d'un peuple scandaleusement exploité, à genoux devant le grand-capitalisme-anglo-saxon jusqu'à l'arrivée de son sauveur, le p'tit Maurice de Cartierville. Depuis la grande époque, maintenant reléguée aux oubliettes de l'histoire, où les hagiographes exaltaient la vie des saints, rarement a-t-on vu une œuvre édifier avec autant de soin le socle sur lequel hisser la statue, et composer un portrait plus élogieux de l'Idole. Le film ne prend pas le parti de s'installer dans le prolongement du réel pour témoigner d'un mythe qui existerait indépendamment de lui : il travaille activement, en toute conscience, à l'édification du mythe en question, il se pose sans complexe comme un jalon décisif dans le procès de canonisation d'un de nos trop rares héros, dont la mission aura été d'incarner bien malgré lui l'éveil du porteur d'eau. Tel le lion de pierre du **Cuirassé Potemkine**, Maurice se lève, et ce faisant, il porte sur ses épaules les souffrances et les humiliations du Québec français ; sa révolte silencieuse est l'écho anticipé de la Révolution tranquille et sa mise à l'écart du jeu lors des événements de 1955, l'expiation rageuse et sourde de tout un peuple qui attend l'heure de sa vengeance en serrant les dents.

D'ailleurs, l'allégorie religieuse ne s'arrête pas là, puisque tout le scénario est construit à la manière d'un chemin de croix absolument exemplaire, où les chutes succèdent aux moments de grâce, où les affronts perpétrés par les soldats à la solde de l'ennemi sont encaissés sans coup férir, jusqu'à l'ultime dénouement du film. Celui-ci ne pouvait d'ailleurs pas correspondre à la retraite du héros – bien trop décevante – et encore moins à sa mort, puisqu'il aurait fallu pour cela passer aux épisodes moins glorieux de la vie de saint Maurice : les pubs de *Grecian formula*, l'aventure désastreuse à la barre des Nordiques, de trop triste mémoire. Non, il fallait que le point d'orgue de toute cette orchestration soit l'émeute du Forum, cette cristallisation des aspirations de la nation impossible aujourd'hui à remettre en cause,

ce que le scénariste Ken Scott a bien compris. On saisit trop bien pourquoi n'ont été retenus des tourbillons d'une vie dans le siècle que ces clichés ultra-connus que sont les faits d'armes de la carrière de Richard (les cinq buts le jour même où il avait démenagé, le but gagnant après avoir subi une commotion cérébrale, etc.) : l'histoire sainte ne souffre aucune nuance, et encore moins

*Il suffirait de voir ou de revoir **Raging Bull** [...] pour comprendre ce qui sépare la sensibilité complexe d'un artiste du savoir-faire aveugle d'un exécutant [...] **Maurice Richard** est un film plein, sans interstice ni profondeur, un univers tout en aplat et suprêmement artificiel, un monde formaté pour s'adapter parfaitement à l'œil paresseux du spectateur de télévision dressé à la lecture des espaces sans relief du petit écran.*

la critique ou le doute, qui sont les ennemis de la foi ; et un film comme celui-là relève bel et bien du registre de la croyance dans la mesure où le sang, la sueur et les larmes sont les trois espèces par lesquelles le hockey rejoint la dimension du sacré, si tant est qu'il se trouve un écho politique pour lui servir de fer de lance et de caution.

Il suffirait de voir ou de revoir **Raging Bull** – qui est tout le contraire d'une hagiographie – pour comprendre ce qui sépare la sensibilité complexe d'un artiste du savoir-faire aveugle d'un exécutant, dont le travail est tout entier dicté par la recherche de l'effet immédiat et de l'émotion facile. Ce n'est pas tout de dire par exemple que la musique du film est mauvaise : pire encore, elle prévoit l'action, la structure, elle module chaque « moment fort » en enrobant l'émotion d'un vibrato factice et en télescopant les effets d'une manière qui ne laisse aucune place à l'imagination. Et que penser de l'utilisation constante, nauséuse du ralenti, sinon que l'acharnement à marquer, à surligner, à

insister est la règle générale à l'aune de quoi la forme du film a justement été pensée. De la sorte, le manichéisme outrancier du discours politique se trouve porté par une esthétique qui lui sied parfaitement : car **Maurice Richard** est un film *plein*, sans interstice ni profondeur, un univers tout en aplat et suprêmement artificiel, un monde formaté pour s'adapter parfaitement à l'œil paresseux du spectateur de télévision dressé à la lecture des espaces sans relief du petit écran. On ne s'expliquera pas autrement le recours constant au gros plan, au très gros plan et à l'insert, qui compose une géométrie de la surface et de la saturation, même à l'occasion des scènes de hockey, tournées comme s'il s'agissait d'un *soap opera* ou d'un corps à corps violent entre deux amoureux.

Mais au-delà du cas d'espèce que représente **Maurice Richard**, c'est toute l'industrie qui semble en train de se transformer. Avec des films comme **Séraphin**, **Aurore** et maintenant celui-ci, la logique des *blockbusters* s'est emparée de la production québécoise, et c'est désormais surtout à un cinéma de producteurs qu'on a affaire. Dans le petit marché du Québec, on justifie de plus en plus les investissements massifs consacrés à ces grosses productions en invoquant leur nature consensuelle et l'aspect fortement « fédérateur » d'un traitement à l'américaine de sujets *bien québécois*. On ne se surprendra donc pas de trouver au fondement de tous ces films, ultimement, un seul et même discours, fortement idéologique quoique bien nettoyé de toutes les aspérités qui pourraient le faire paraître trop partisan. Ce discours, comme à chaque fois que l'idéologie est en jeu et contrairement aux apparences, concerne moins l'histoire récente du Québec qu'il tente de définir les contours contemporains du pays ; aussi chaque œuvre érige-t-elle en monstres ses contre-modèles – Séraphin, la marâtre, le curé, le capitaliste anglais – fortement identifiés au passé de colonie rurale, sous-développée, généralement arriérée du Québec et propose à leur place ses héros révoltés et rassembleurs (dont Donald et Maurice (!) sont deux des figures fortes), à l'image du Québec moderne. Un pays de *winners*, s'entend, dont les artisans ont beau jeu, à l'instar de Charles Binamé, d'aller vanter à *Tout le monde en parle* leurs produits *made in Québec* calqués sans nuances sur le modèle *amaricain*. Think big, stie. 21